Ecoutons maintenant comment s'exprime sur l'origine des Américains, un membre illustre de la Société de Linguistique de Paris, M. le Comte de Charencey :

...." Nous serions porté à croire que l'Amérique a été peuplée par le côté de l'Atlantique à une époque où l'Europe Occidentale était encore occupée par des peuples de race ibérienne. Voici quelles seraient les raisons sur lesquelles nous pensons pouvoir nous appuyer :

1o. Les langues américaines n'ont pas d'affinité sensible avec celles de l'Extrême-Orient ; elles en ont, au contraire, beaucoup avec le Basque actuel, du moins sous le rapport grammatical.

2o. Les dialectes canadiens sont de tous les idiomes américains, ceux qui présentent le plus de ces affinités. De là, la conclusion naturelle que les peuples qui les parlent se sont moins éloignés que les autres du foyer primitif de dispersion, et qu'ainsi les rives du Saint-Laurent pourraient bien jouer le même rôle, dans l'histoire de la race cuivrée, que la Bactriane dans celle des peuples Aryens."

Telles sont les conclusions que tire l'éminent linguiste à la fin du 2e fascicule de son intéressant ouvrage : *la langue Basque et les idiomes de l'Oural ;** et il confirme encore ses conclusions dans un nouvel écrit non moins intéressant, où, après avoir étudié parallèlement le Basque et l'Algonquin, il ne craint pas de s'exprimer en ces termes :

...." L'opinion plus généralement admise qui fait descendre soit en totalité, soit en partie, les Américains de colons asiatiques, nous semble difficilement soutenable. Les idiomes américains n'ont offert jusqu'à ce jour que de bien faibles analogies avec ceux de l'Extrême-Orient, tandis que leur génie grammatical les rapproche singulièrement de l'Eskuara. D'un autre côté, l'affinité surprenante qu'au point de vue philologique, nous présentent les races du Nouveau-Monde, est un indice bien puissant en faveur de leur unité originelle. On conçoit qu'un peuple conquérant et civilisé comme les Romains, ait pu imposer sa langue à la plupart des

---

* Mortagne, Daupeley Frères, Place d'Armes, 1866.